La façon virile de Montaigne

Bruno Méniel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2207>

DOI : 10.4000/itineraires.2207

ISSN : 2427-920X

Éditeur

Pléiade

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 63-76

ISBN : 978-2-296-07519-1

ISSN : 2100-1340

Référence électronique

Bruno Méniel, « La façon virile de Montaigne », *Itinéraires* [En ligne], Numéro inaugural | 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2207> ; DOI : 10.4000/itineraires.2207

Itinéraires est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La façon virile de Montaigne

Abstract

The concept of virility is fundamental to understanding the ethics of the *Essais*, since it allows the articulation of the social ideal of a warrior nobility and a moral ideal of virtue and vigour, as well as a stylistic ideal of naturalness and the primacy of subject matter, which links Montaigne to Seneca and Erasmus. At the same time, this ethics, which has affinities with Stoicism, is undermined by a profound sense of human wretchedness, weakness and inconstancy, which is related to Scepticism.

Chez Montaigne, l'écriture de soi est une entreprise ambiguë : s'agit-il seulement de se peindre ou aussi de se modeler ? Tantôt l'écriture des *Essais* viserait à la manifestation de Montaigne, tantôt à sa transformation. Cette ambiguïté est sensible dès le chapitre « De l'oisiveté », où Montaigne raconte comment il s'est mis à écrire : il déclare que son esprit « enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, et sans propos, que pour en contempler à [s]on aise l'ineptie et l'étrangeté, [il a] commencé de les mettre en rolle, esperant avec le temps luy en faire honte à luy mesmes¹ ». Dans la même phrase, il évoque son intention de « contempler » les productions de son esprit, c'est-à-dire d'être pur témoin des pensées qui lui viennent, et son espoir d'un amendement qui résulterait de la « honte » éprouvée. Certes, il insiste à plusieurs reprises sur le fait qu'au moment où il écrit, il est un homme mûr, qu'il ne s'agit pas de modifier, mais seulement de manifester : « Les autres forment l'homme ; je le recite et en represente un particulier bien mal formé, et lequel, si j'avoy à façonner de nouveau, je ferois vraiment bien autre qu'il n'est. Meshuy c'est fait. » (III, 2, p. 804 B) Il argumente en faveur de cette posture en alléguant son âge : « Somme : me voicy apres d'achever cet homme, non d'en refaire un autre. Par long usage, cette forme m'est passée en substance, et fortune en nature. » (III, 10, p. 1011 B) Il ajoute :

1. M. de Montaigne, *Essais*, I, 8, éd. V.-L. Saulnier, Paris, PUF, 1965, p. 33 A. Toutes nos références aux *Essais* se rapportent à cette édition.

« mon aage est hors d'institution et n'a desormais dequoy regarder ailleurs que à se maintenir. » (III, 13, p. 1083 B) Cependant, ces trois passages figurent dans le troisième livre, publié seulement en 1588, et dans d'autres passages, Montaigne semble considérer qu'écrire n'est pas une fin en soi, que ce n'est qu'un moyen au service d'un projet éthique, d'une « culture de l'ame » (II, 17, p. 658 A) : « Composer nos meurs est nostre office, non pas composer des livres [...]. Nostre grand et glorieux chef-d'œuvre c'est vivre à propos. » (III, 13, p. 1108 C) À la fin du livre II, c'est-à-dire dans les dernières pages de l'édition de 1580, qui répondaient alors à l'avis au lecteur placé en tête, Montaigne écrit : « Mon art et mon industrie ont esté employez à me faire valoir moy-mesme ; mes estudes, à m'apprendre à faire, non pas à escrire. J'ay mis tous mes efforts à former ma vie. Voylà mon mestier et mon ouvrage. » (II, 37, p. 784 A) Il se montre soucieux de « forger [s]on ame » (III, 3, p. 819 C) et il affirme qu'en rédigeant son livre, il a donné à sa forme intérieure une netteté de contours qu'elle n'avait pas auparavant, comme l'indique cet ajout postérieur à 1588 : « Moulant sur moy cette figure, il m'a fallu si souvent dresser et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermey et aucunement formé soy-mesmes. Me peignant pour autrui, je me suis peint en moy de couleurs plus nettes que n'estoyent les miennes premieres. Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict. » (II, 18, p. 665 C) Écrire sur soi modifie le soi. À la différence du dramaturge ou du romancier, qui s'expriment par le truchement de personnages, celui qui, comme Montaigne, *s'essaye*, parle en son nom propre : ce qu'il dit engage sa vie.

La même ambiguïté est perceptible dans le rapport à la manière d'écrire. Pour Montaigne, le « parler » est l'élaboration savante d'une parole apte à révéler l'identité intime, mais aussi à la façonner. Écrire, c'est, au cours d'un lent travail, élaborer une image de soi par un usage particulier de l'idiome commun. La recherche perpétuelle de Montaigne est d'abord une recherche de soi-même, et le choix d'un style est un choix de vie. Si le chapitre « De l'institution des enfans », qui ne se signale pas seulement par sa longueur relative, a une importance capitale dans l'économie des *Essais*, c'est qu'il offre une métaphore de l'entreprise de Montaigne. En proposant un programme d'éducation qui vaut par le type de rapport à soi-même et aux autres qu'il instaure, Montaigne fait le bilan d'une quête qu'il poursuit tout au long du livre. L'éducation de soi par soi est un processus qui dure toute la vie. Il n'y a pas d'âge pour philosopher, pas d'âge pour s'édifier. Comme pour démentir les propos où il prétend avoir passé l'âge de se former, Montaigne écrit : « Je ne vise icy qu'à découvrir moy mesmes, qui seray par adventure autre demain, si nouveau apprentissage me change. » (I, 26, p. 148 A)

Se pose alors la question des valeurs qui orientent une vie. La notion de virilité intervient à des endroits décisifs des *Essais*, dans des contextes

aussi bien éthiques qu'esthétiques. Nous tenterons ici de déterminer ce que lui doit l'entreprise de Montaigne.

Les *Essais* héritent d'une conception de l'homme et de la femme qui a sa source dans l'anthropologie d'Aristote et de Galien. La mentalité du XVI^e siècle oppose l'ordre du masculin et celui du féminin, comme la forme à la matière, l'acte à la puissance, la perfection à l'imperfection, le chaud au froid, le sec à l'humide, le dur au mou, l'âme au corps². La théorie aristotélicienne distingue les comportements des deux sexes : « les femelles sont par nature plus faibles et plus froides, et il faut considérer leur nature comme une défectuosité naturelle³ » ; le mâle « a plus de bravoure, plus de férocité, plus de simplicité et moins de rouerie. Les traces de ces différents traits de caractères se montrent pour ainsi dire chez tous les animaux, mais davantage chez ceux dont le caractère est plus développé, et tout spécialement chez l'homme⁴ ». Dans cette tradition, Plutarque écrit que « la naturelle temperature des femmes est fort humide, ce qui leur rend la charnure ainsi molle, lissée et luisante⁵ ». Montaigne parle, lui aussi, de « vigueur masle » (I, 1, p. 8 A), de « mollesse feminine » (II, 27, p. 693 B), de l'« ordinaire foiblesse du sexe » (II, 8, p. 397 A).

Alors que la notion de masculinité appartient à la biologie, la notion de virilité ressortit à l'éthique. Ce n'est pas un état congénital, mais une façon d'être qui s'acquiert. Montaigne demande que les précepteurs fassent lire à leur élève les poètes,

et quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamant ou Angelique pour maistresse à jouïr, et d'une beauté naïve, active, genereuse, non hommasse mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle ; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morrion luisant, l'autre vestue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé : il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie. (I, 26, p. 161-162 C)

Il n'existe donc aucune symétrie entre les notions éthiques de virilité et de féminité : il n'est pas infâmant d'être une femme virile ; il l'est d'être un

2. I. Maclean, « Avatars de la différence sexuelle à la fin de la Renaissance », dans M. T. Jones-Davies, *Shakespeare et le Corps à la Renaissance*, actes du congrès de la Société Française Shakespeare, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p. 115. Voir, du même auteur, *The Renaissance Conception of Woman: Scholasticism and Medical Science in European Intellectual Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 1980.

3. Aristote, *De la génération des animaux*, IV, 6, 775a 14-15, trad. P. Louis, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. 167.

4. Aristote, *Histoire des animaux*, IX, 1, 608b 2 et suiv., trad. J. Tricot, Paris, Vrin, 1987, p. 581.

5. Plutarque, *Propos de table*, III, 3, dans *Œuvres morales*, trad. J. Amyot, Paris, Jean Libert, 1616, t. II, p. 75.

homme efféminé. C'est que la virilité se rattache à la santé, à la robustesse, à l'énergie, à l'audace. Elle s'intègre à un réseau de qualités positives. L'éthique est ici inextricablement liée à l'esthétique : la virilité est associée au naturel (« naïf » vient de *natiuus*) et la féminité à l'artifice et à l'affectation.

La virilité, tout autant qu'une qualité éthique, est une qualité sociale. Montaigne revendique son appartenance à la noblesse d'épée⁶, dont il assume le système de valeurs et le mode de vie. Or, « la forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire » (II, 7, p. 384 A). Montaigne fait sien un idéal de vie guerrier :

Il n'est occupation plaisante comme la militaire ; occupation et noble en execution (car la plus forte, genereuse et superbe de toutes les vertus est la vaillance), et noble en sa cause : il n'est point d'utilité ny plus juste, ni plus universelle que la protection du repos et grandeur de son pays. La compagnie de tant d'hommes vous plaist, nobles, jeunes, actifs, la vue ordinaire de tant de spectacles tragiques, la liberté de cette conversation sans art, et une façon de vie masle et sans ceremonie [...]. (III, 13, p. 1096 B)

Un peu plus loin, Montaigne cite la célèbre formule de Sénèque : *Vivere militare est*. Le choix de la vie militaire s'accorde avec celui du stoïcisme, qui implique sobriété, vigueur, courage, constance. À l'image de Juste Lipse dans le *De constantia*, le néo-stoïcisme affectionne les métaphores militaires. Montaigne, qui associe le masculin à la fermeté et le féminin à la mollesse⁷, conçoit le stoïcisme comme une philosophie mâle. Quoiqu'il ne rattache pas le mot *virtus* à *vir*⁸, mais à *vis*⁹, il considère que la vertu est une qualité virile et que sa mise en œuvre s'accompagne d'un plaisir supérieur. Il écrit à propos du mot « volupté » : « s'il signifie quelque supreme plaisir et excessif contentement, il est mieux deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle autre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse. » (I, 20, p. 82 C) Caton lors de son suicide a éprouvé un plaisir viril : « Il me semble lire en cette action je ne sçay quelle esjouissance de son ame, et une émotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile. » (II, 11, p. 424 A)

L'éthique stoïcienne se manifeste par le style coupé à la manière de Sénèque. Montaigne fonde son entreprise littéraire sur le fait qu'il existe une correspondance profonde entre le caractère d'un homme, sa philosophie personnelle et sa « façon ». Il exprime cette idée en empruntant à

6. Voir J. J. Supple, *Arms versus Letters : The Military and Literary Ideals in the « Essais » of Montaigne*, Oxford, Clarendon Press, 1984.

7. Voir R. D. Cottrell, *Sexuality/Textuality : A Study of the Fabric of Montaigne's « Essais »*, Columbus, Ohio State University Press, 1981.

8. L'étymologie de *virtus* est pourtant indiquée par Cicéron, *Tusc.*, II, XVIII.

9. Montaigne, *Essais*, II, 7, p. 384 A : à propos des Romains : « la generale appellation de vertu prend chez eux etymologie de la force. »

la lettre 114 de Sénèque la formule « *Non est alius ingenio, alius animo color*¹⁰ » (III, 12, p. 1040 C). Or, dans cette même lettre, le philosophe romain a théorisé le style viril en se gaussant de Mécène, aussi relâché dans son comportement que dans son style : « Lorsque l'âme est saine et vigoureuse, le style est robuste, énergique, viril¹¹. »

La virilité est donc aussi une affaire de style. Montaigne a été formé à l'école d'Érasme¹². Or, dans la querelle du cicéronianisme, les détracteurs de l'orateur romain reprennent à leur compte les critiques qui lui ont été adressées de son temps, que rapportent Tacite¹³ et Quintilien¹⁴. Ils lui reprochent notamment sa tendance à l'asianisme, qu'ils jugent efféminé. Dans une lettre de 1527 à François Vergara, publiée dès 1529, Érasme juge le style cicéronien insuffisamment viril :

Pour moi, j'ai toujours été si loin de copier l'aspect du style cicéronien que même si je pouvais y arriver, je préférerais un autre genre d'éloquence plus dense, plus serrée, plus nerveuse, moins léchée et plus mâle [*masculum*] et d'ailleurs je me suis peu soucié d'orner mon style, même si je ne dédaigne pas l'élégance, quand je la trouve sans effort¹⁵.

Le mot *masculus*, très rare dans le vocabulaire stylistique, pourrait être emprunté à un passage de l'*Institution oratoire* où Quintilien blâme l'éloquence dévergondée de son temps « qui ne comporte même pas le moindre indice qui révèle un homme mâle et sain, pour ne pas dire grave et vertueux¹⁶ ». Plus largement, le vice des cicéroniens consisterait, selon

10. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 114, 3, éd. F. Préchac, Paris, Les Belles Lettres, t. V, 1971, p. 27 : « L'esprit n'est pas d'une autre couleur que l'âme » (nous traduisons ; Sénèque écrit : *non potest...*).

11. *Ibid.*, 114, 22, p. 34 (nous traduisons).

12. Voir R. Trinquet, *La Jeunesse de Montaigne : ses origines familiales, son enfance et ses études*, Paris, Nizet, 1972, p. 193-383, et M. Magnien, « Un écho de la querelle cicéronienne à la fin du xvi^e siècle : éloquence et imitation dans les *Essais* », dans F. Lestringant, dir., *Rhétorique de Montaigne*, Paris, Champion, 1985, p. 85-99.

13. Cf. Tacite, *Dialogue des orateurs*, XVIII, éd. H. Goelzer, trad. H. Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 44.

14. Cf. Quintilien, *Institution oratoire*, XII, X, 12-13, éd. et trad. J. Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1980, t. VII, p. 117.

15. Érasme, lettre 1885 à François Vergara (13 octobre 1527), dans *La Correspondance d'Érasme*, t. VII, trad. P. Laurens et F. Desbordes, revue par H. Bardon, Bruxelles, University Press, 1978, p. 237 ; cf. *Opus epistolarum*, éd. P. S. Allen et al., Oxford, Clarendon Press, t. VII, 1928, p. 194. Sur ce passage, voir H. Friedrich, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 1968, p. 421 ; M. Mann Phillips, « From the *Ciceronianus* to Montaigne », dans *Classical Influences on European Culture, A.D. 1500-1700*, dir. R. R. Bolgar, Cambridge, Cambridge University Press, 1976, p. 191-203 ; A. Compagnon, « La brièveté de Montaigne », dans J. Lafond, dir., *Les Formes brèves de la prose et le discours discontinu*, Paris, Vrin, 1984, p. 14-15 ; P. Parker, « Virile Style », dans *Premodern Sexualities*, dir. L. Fradenburg et C. Freccero, New York et Londres, Routledge, 1996, p. 199-222.

16. Quintilien, *op. cit.*, V, XII, 20, t. III, p. 181.

leurs adversaires, à privilégier les *verba* par rapport aux *res*, le corps du discours par rapport à son âme. Ainsi, Nausopon part des mots et parvient aux pensées :

Je choisis quelques mots bien cicéroniens, puis des tropes, des formules, ensuite des rythmes. Enfin abondamment pourvu de ce matériel, j'examine quelles fleurs je pourrais placer et à quels endroits. Je reviens ensuite au soin des pensées. Car cela relève de l'art, de trouver des significations qui s'adaptent à ces ornements verbaux ¹⁷.

Pour Montaigne, l'art cicéronien est un masque qui trahit un esprit pu-sillanime. Il produit l'affectation et la froideur (III, 5, p. 873-874 B). En prenant le parti inverse, Montaigne adopte l'attitude virile et aristocratique de celui qui se laisse guider par sa nature. Dans les conversations entre hommes, comme celles qu'il avait avec La Boétie, il apprécie à la fois la franchise des jugements et la prééminence de la pensée :

J'aime, entre les galans hommes, qu'on s'exprime courageusement, que les mots aillent où va la pensée. Il nous faut fortifier l'ouïe et la durcir contre cette tandreur du son ceremonieux des parolles. J'aime une société et familiarité forte et virile, une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour, és morsures et esgratigneures sanglantes. Elle n'est pas assez vigoureuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisée et artiste, si elle craint le hurt et a ses allures contreintes. (III, 8, p. 931 BC)

Montaigne fait donc sienne la primauté accordée par Érasme à l'esprit sur la lettre, au fond sur la forme, et il relie ce choix à la virilité.

Le rapport de Montaigne à l'écriture est d'abord un rapport à une langue, le français. En effet, pour composer une œuvre qu'il vouait « à la commodité de [s]es parens et amis » et qui devait le présenter en sa « façon simple, naturelle, sans contention et artifice ¹⁸ », Montaigne n'avait pas le choix : il lui fallait utiliser sa langue quotidienne. Il situe le français par rapport à d'autres langues et dialectes, en usant de qualificatifs à la fois esthétiques et éthiques. Le dialecte de sa région est le périgourdin ; or il juge que « c'est un langage [...] brodé, trainant, esfoiré », et avoue ne pas en avoir « plus d'usage que de l'Alemand ». De l'autre côté de la Garonne, on parle le gascon, que Montaigne considère comme « un langage masle et militaire », « beau, sec, bref, signifiant » ; mais s'il le comprend, il ne dit pas le parler. À la suite d'une décision de son père, le latin lui « a esté donné pour maternel » (II, 17, p. 639 AC), mais il en a perdu l'usage oral et écrit, même si, sous le coup de l'émotion, il lui arrive de l'employer.

17. Érasme, *Ciceronianus*, dans *Œuvres choisies*, trad. J. Chomarat, Paris, LGF, 1991, p. 932-933.

18. Montaigne, *Essais*, avis « au Lecteur », p. 3.

C'est au latin qu'il confie ses allusions ou propos obscènes¹⁹. Il estime le français « gracieux, délicat » (II, 17, p. 639 C), « mais non pas [...] vigoureux suffisamment » (III, 5, p. 874 B). Ainsi, comme Géralde Nakam, Gisèle Mathieu-Castellani et Françoise Charpentier l'ont montré, « se dessine comme une sorte de sexe des langues : le latin est viril, le français est efféminé²⁰ ».

Cette vision est juste, il faut cependant la relativiser. Supposer qu'une langue est porteuse de valeurs masculines ou féminines, bref qu'elle a une identité éthique, c'est d'une certaine manière tomber dans la même erreur que Pierre Eyquem :

[...] et luy disoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues, qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvions arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Je ne croy pas que ce en soit la seule cause. (I, 26, p. 173 AC)

La dernière phrase de cet extrait suggère que l'éthique est première, et qu'elle détermine même le rapport à la langue. Lorsque la critique littéraire associe, chez Montaigne, le latin à la virilité, elle se fonde sur une interprétation psychanalytique du rapport que l'écrivain entretient avec lui – le latin est la langue imposée au jeune Montaigne par le père – et s'appuie sur la lecture d'un passage particulier du chapitre « Sur des vers de Virgile » (III, 5, p. 872-873 BC). Or ce passage ne parle pas du latin en général, mais de celui de Lucrèce et de Virgile, c'est-à-dire d'un certain maniement du latin, que Montaigne oppose à celui des poètes ultérieurs. En effet, plus encore que les caractéristiques intrinsèques d'une langue, compte la discipline à laquelle la soumettent ses usagers les plus audacieux :

[...] en Italie, je disois ce qu'il me plaisoit en devis communs ; mais, aus propos roides, je n'eusse osé me fier à un Idiome que je ne pouvois plier ny contourner outre son alleure commune. J'y veux pouvoir quelque chose du mien. Le maniement et emploie des beaux esprits donne pris à la langue, non pas l'innovant tant comme la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant et ployant. Ils n'y aportent point des mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent et enfoncent leur signification et leur usage, luy aprenent des mouvements inaccoustumés, mais prudemment et ingenieusement. (III, 5, p. 873 B)

« Plier », « contourner », « manier », « estirer », « ployer » : ces actions assimilent la langue à une matière ductile que l'usage assouplit. Voilà qui

19. Voir F. Gray, *Montaigne bilingue : le latin des « Essais »*, Paris, Champion, 1991, en particulier le ch. « Citations réalistes et obscènes ».

20. F. Charpentier, « Un langage moins ferme », *Montaigne Studies*, n° 2, 1, 1990, p. 50. Voir G. Nakam, « Éros et les Muses », dans *Études seiziémistes*, Genève, Droz, 1980, p. 395-404 ; G. Mathieu-Castellani, *Montaigne, l'écriture de l'essai*, Paris, PUF, 1988, p. 116-117.

s'accorde avec l'anti-cicéronianisme de Montaigne. Faire œuvre d'écrivain, c'est laisser son empreinte dans la glaise de la langue.

Davantage qu'entre les langues, Montaigne aurait pu hésiter entre la prose et la poésie. Pour penser cette alternative, il médite sur les exemples des grands auteurs antiques : Cicéron et Virgile. La prose, si elle est produite par la rhétorique, est féminine, parce qu'elle relève de l'artifice. En effet, Montaigne déplore que les femmes n'aient pas assez confiance en elles pour se montrer au naturel : « Elles cachent et couvrent leurs beautez sous des beautez estrangeres » et « sont enterrées et ensevelies sous l'art ». Il regrette qu'elles soient « attachées à la rhetorique » (III, 3, p. 822 B). Et il reprend la métaphore du maquillage pour reprocher à la rhétorique sa séduction sophistique et fallacieuse, et sa tendance à la dissimulation : « Ceux qui masquent et fardent les femmes, font moins de mal ; car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel ; là où ceux-cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre jugement, et d'abastardir et corrompre l'essence des choses. » (I, 51, p. 305 B) Au contraire, la grande poésie, celle de Lucrèce et de Virgile, est masculine :

Contextus totus virilis est, non sunt circa flosculos occupati. [« Leur discours est tissu de beautés mâles, ils ne se sont pas amusés à des fleurettes » (Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 33, 1)]. Ce n'est pas une éloquence molle, et seulement sans offence : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit : et ravit le plus, les plus forts esprits. (III, 5, p. 873 CB)

Surtout, la poésie a la capacité de frapper le lecteur. Pour exprimer ce choc esthétique, Montaigne use en latin de *ferio* et en français de « férir » : quand il feuillette ses livres, il souhaite apercevoir « en tel passage des graces excellentes et qui auront feru [s]on ame » (II, 12, p. 566 A) ; il rappelle l'építaphe de Lucain, « *Haec demum sapiet dictio, quae feriet*²¹ » ; il déclare : « la sentence, pressée aux pieds nombreux de la poesie, s'eslance bien plus brusquement et me fiert d'une plus vive secousse. » C'est encore le verbe « férir » qu'il utilise lorsqu'il rappelle l'idée de la transmission des fureurs que Platon formule dans *Ion* : « La fureur qui espoinçonne celui qui la sçait penetrer, fiert encores un tiers à la luy ouyr traiter et reciter. » (I, 37, p. 232 C)

Montaigne, pourtant, n'a pas vraiment le choix. Alors qu'il a une passion pour la poésie, il n'a pas de talent pour en composer : « je fay, à la verité, l'enfant quand je veux y mettre la main ; je ne me puis souffrir. » (II, 17, p. 635 A) Ainsi, lui qui assume les valeurs viriles et qui souhaite les traduire dans son écriture, il doit composer avec un double handicap : une langue féminine et la forme prosaïque. Il lui faut relever le défi, et inventer un usage viril de la langue.

21. Montaigne, *Essais*, I, 26, p. 171 C : « L'expression sera bonne si elle frappe. »

La recherche d'une façon virile est d'abord celle d'un certain vocabulaire : « il n'est rien qu'on ne fit du jargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un genereux terrain à emprunter », écrit Montaigne. De fait, les métaphores empruntées à la guerre, à la chasse (III, 8, p. 928 B), au tir à l'arc (I, 30, p. 198 C), à la course de bague (III, 8, p. 928 CB) abondent. Plus généralement, Montaigne recherche un parler « soldatesque », c'est-à-dire « simple et naïf, [...] succulent et nerveux, court et serré, non tant delicat et peigné comme vehement et brusque [...] plustost difficile qu'ennuieux, esloigné d'affectation, desreglé, descousu et hardy » (I, 26, p. 171-172 AC). D'autres qualificatifs lui sont associés : sec, dru, gaillard, solide, viril (I, 40, p. 251 C, p. 253 BC ; II, 17, p. 639 A ; III, 5, p. 873 B ; III, 12, p. 1040 B). À l'inverse, Montaigne critique le style « traînant » ou « languissant » (III, 5, p. 873 B ; II, 10, p. 414 C ; II, 31, p. 716 A, cf. III, 9, p. 995 B).

Dans le chapitre « Consideration sur Cicéron », il reproche à l'auteur des *Lettres familières* son culte un peu vain de la forme et il célèbre les épîtres de Sénèque, « farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire » (I, 40, p. 252 A). Il emprunte aux *Lettres à Lucilius* la formule « *Non est ornamentum virile concinnitas*²² ». Bien sûr, sortie de son contexte, cette sentence est ambivalente. On ne peut s'empêcher de reconnaître dans la *concinnitas* – cette symétrie qu'obtient la prose latine en combinant des figures de mots et en particulier les figures gorgianiques²³ – une notion centrale des œuvres rhétoriques de Cicéron, notamment de l'*Orator*, et un des ressorts de son éloquence. Pourtant, chez Sénèque, le mot renvoie sans doute à l'élégance vestimentaire. La phrase est extraite d'une lettre où Sénèque exhorte Lucilius à privilégier le fond par rapport à la forme :

Regarde à la pensée, non à la forme ; et pour la pensée même, songe moins à la traduire qu'à la sentir, de manière à t'ajuster mieux à elle, à la marquer en quelque sorte de ton sceau. Chaque fois que tu verras un style laborieusement raffiné, sache que l'âme de l'auteur est tout occupée elle-même pareillement de mesquineries. Le langage de l'âme vraiment grande est plus rassis, plus calme ; tous ses propos témoignent de plus d'assurance que d'apprêt. Tu connais nos élégants, bien rasés et peignés, sortis tout neufs de leur boîte. N'espère d'eux rien de fort, rien de solide. La propreté de l'âme, c'est le style : peigné, fardé, artificiellement travaillé, il révèle que l'âme n'est pas non plus parfaitement saine,

22. *Ibid.*, I, 40, p. 251 C. Le passage de la lettre de Sénèque où figure cette phrase est cité en traduction *infra*.

23. Sur la notion de *concinnitas*, voir A. Yon, introduction à Cicéron, *L'Orateur*, Paris, Les Belles Lettres, 1964, p. CXVI-CXXI.

que déjà son ressort est amolli. Tenue coquette [*concinmitas*] n'est pas vêtement d'homme²⁴.

Montaigne a été si attentif à ce passage qu'il en cite une autre formule (« *Magnus animus remissius loquitur et securius* ») dans le chapitre « De la phisionomie » (III, 12, p. 1040 C). Même s'il tend à « tordre » les phrases de Sénèque pour les « coudre » sur lui, il s'inscrit indubitablement dans la filiation du stoïcisme.

Il accorde plus de prix à l'*inventio* qu'à la *dispositio* et à l'*elocutio*. Par exemple, lorsqu'il fait l'éloge des vers de La Boétie, il commence par déclarer qu'« il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention » (I, 29, p. 196 A). Il s'insurge contre le culte excessif de la forme, qui conduit à prendre des subtilités de langage pour des pensées profondes et d'authentiques réflexions philosophiques pour un pur verbiage : « Nos gens appellent jugement, langage ; et beaux mots, les plaines conceptions. » (III, 5, p. 873 BC) Il cite Quintilien : « *Pectus est quod disertum facit*²⁵. » Pour bien parler, il suffit de faire entendre la noblesse de son âme. Montaigne ajoute, à propos de Lucrèce : « Cette peinture est conduite, non tant par dextérité de la main, comme pour avoir l'objet plus vivement empreint en l'ame. » (III, 5, p. 873 BC)

Dès lors, les mots seraient de purs instruments qui devraient s'abolir devant les représentations et les idées qu'ils transmettent : « c'est aux paroles à servir et à suyvre [...]. Je veux que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celui qui écoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. » (I, 26, p. 171 A) Le lexique et la rhétorique sont assimilés à des boîtes à outils dans lesquelles on fouille pour trouver ce qui est nécessaire à l'expression de la pensée. Même un poète comme Horace entretiendrait cette relation utilitaire avec le langage : « son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se représenter : et les luy faut outre l'ordinaire, comme sa conception est outre l'ordinaire. » (III, 5, p. 873 B) Si le mot est un pur instrument, il ne doit pas exercer de fascination sur les écrivains. À la suite de Zénon de Citium, Montaigne oppose les φιλόλογους aux λογοφίλους : « Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict, et suis despit dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela. » (I, 26, p. 173 A) Montaigne se moque de ceux qui infléchissent leur discours pour y faire figurer un terme élégant : « Il en est de si sots qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieuë, pour courir apres un beau mot : "*aut qui non verba rebus aptat, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba convenient*" ["ou qui, au lieu de choisir les mots pour les choses, vont chercher hors du sujet des choses auxquelles les mots puissent convenir"] (Quint., VIII,

24. Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 115, 1-2, trad. H. Noblot, revue par P. Veyne, dans Sénèque, *Entretiens, Lettres à Lucilius*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 1045.

25. III, 5, p. 873 BC : « C'est le cœur qui rend éloquent. » (Quintilien, X, VII, 15)

III)]. Et l'autre : "*Sunt qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerant scribere*" ["Il en est qui, pour placer un mot qui leur plaît, s'engagent dans un sujet qu'ils n'avaient pas dessein de traiter" (Sén., *Lettres à Lucilius*, 59, 5)]. » (I, 26, p. 171 AC)

À partir de ce cadre idéologique, Montaigne façonne une image de lui-même. Pour mieux faire ressortir la puissance de sa pensée, il met en évidence la rudesse de son style, inapte à mettre en valeur les idées :

Tout est grossier chez moy ; il y a faute de gentillesse et de beauté : Je ne sçay faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent, ma façon n'ayde rien à la matiere. Voilà pourquoy il me la faut forte, qui aye beaucoup de prise, et qui luise d'elle mesme. (II, 17, p. 637 AC)

Ainsi, ce que certains considèrent comme la modestie de Montaigne a pour corollaire la revendication d'une *inventio* riche et vigoureuse : la « matière » doit compenser l'indigence de la « façon ». À propos des erreurs commises par les protes, il déclare : « quand la sentence n'est forte à ma mesure, un honneste homme la doit refuser pour mienne. » (III, 9, p. 965 B) Lorsque le matériau fourni par l'invention est assez riche, la disposition va de soi :

J'entends que la matiere se distingue soy-mesmes. Elle montre assez où elle se change, où elle conclud, où elle commence, où elle se reprend, sans l'entrelasser de paroles, de liaison et de cousture introduictes pour le service des oreilles foibles et nonchallantes, et sans me gloser moymesme. (III, 9, p. 995 B)

Enfin, ce qui rend un texte viril, c'est aussi son aptitude à procréer. Montaigne conçoit son œuvre comme le témoignage d'une recherche perpétuelle, que le lecteur est appelé à poursuivre par ses propres moyens. Il met donc en évidence la puissance séminale des grands livres. Il déclare que ses « histoires » et ses « allegations » « portent souvent, hors de [s]on propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie » (I, 40, p. 251 C). Ainsi, les *Essais* ont notamment pour fonction d'inciter le lecteur à s'essayer, et à devenir auteur à son tour : « Combien y ay-je espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui vouldra esplucher un peu ingenieusement, en produira infinis Essais. » (*ibid.*) En cela, Montaigne peut s'assimiler à Socrate, sage homme qui accomplit un travail de sage-femme :

Socrates disoit que les sages-femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les autres, quittent le mestier d'engendrer, elles ; que luy, par le tiltre de sage homme que les Dieux lui ont deféré, s'est aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter ; et se contente d'aider et favoriser de son secours les engendrans [...]. (II, 12, 509 C)

Ironie socratique : le philosophe manifeste sa virilité en s'en dépouillant.

Peut-être l'alternative que nous proposons au départ – se peindre ou se modeler? – se réduit-elle à une seule et même démarche. En effet, se façonner, c'est-à-dire définir une éthique et forger un langage, conduit à éprouver ses limites et à s'accepter tel qu'on est.

La virilité de l'éthique stoïcienne est fondée sur la confiance que l'homme a dans ses propres forces. Or, la vertu mâle ne saurait être continue: « Et és vies de ces heros du temps passé, il y a quelque fois des traits miraculeux et qui semblent de bien loing surpasser nos forces naturelles; mais ce sont traits, à la verité. » (II, 29, p. 705 A) Montaigne craint que l'éthique d'un Sénèque se manifeste non par la constance, mais par des actes héroïques ponctuels et isolés et que le style atticiste ne soit pas toujours dénué d'affectation. La manière de Plutarque est moins tendue, moins sèche, moins forcée, que celle de Sénèque, et pourtant son propos a plus de teneur :

Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque, plus ondoyant et divers. Cettuy-cy se peine, se roidit et se tend pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vitieux appetis; l'autre semble n'estimer pas tant leur effort, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa targe. [...] Seneque est plein de pointes et saillies; Plutarque, de choses. Celuy-là vous eschauffe plus, et vous esmeut; cettuy-cy vous contente davantage et vous paye mieux. (II, 10, p. 413 A)

Reprenant le parallèle entre les deux philosophes dans le chapitre « De la phisionomie », Montaigne en vient à associer la virilité à une sérénité décontractée :

La façon de Plutarque, d'autant qu'elle est plus desdaigneuse et plus destendue, elle est, selon moy, d'autant plus virile et persuasive: je croyrois aysément que son ame avoit les mouvements plus asseurez et plus reiglés. (III, 12, p. 1040 B)

Montaigne devient avec le temps partisan d'une « fermeté lente » (III, 12, p. 1051 C). Il écrit de Socrate qu'« [i]l fut aussi tousjours un et pareil, et se monta, non par saillies, mais par complexion, au dernier point de vigueur » (III, 12, p. 1037 B).

Montaigne se sent davantage lui-même dans l'abandon que dans la contention, dans la mollesse que dans la raideur. Il confesse sa nonchalance, son irrésolution (II, 17, p. 654 A) et ses « meurs molles » (III, 2, p. 820 B). Il tient l'écriture réflexive, en ce qu'elle confine à la complaisance narcissique, pour peu virile :

Combien souvent et sottement à l'avanture ay-je estandu mon livre à parler de soy? Sottement; quand ce ne seroit que pour cette raison qu'il me devoit souvenir de ce que je dy des autres qui en font de mesmes: que ces ceillades si frequentes à leur ouvrage temoignent que le cœur leur frissonne de son amour, et les rudoyements memes desdaigneus, dequoy ils le battent,

que ce ne sont que mignardises et afféteries d'une faveur maternelle, suivant Aristote, à qui et se priser et se mespriser naissent souvent de pareil air d'arrogance. (III, 12, p. 1069 BC)

Montaigne affirme qu'un soldat « se doit accoustumer à toute diversité de vie » (III, 12, p. 1083 B) ; mais il constate qu'il se déprendrait difficilement des habitudes acquises et il conclut : « Je dois plusieurs telles molleses à l'usage. » (III, 13, p. 1084 B) Il maintient qu'il faut instruire l'âme à lutter contre l'adversité « mais à une ame de commune sorte il faut que ce soit avec relache et moderation : elle s'affole d'estre trop continuellement bandée » (III, 5, p. 841 B). L'acceptation par Montaigne de sa faiblesse est le principe d'une éthique personnelle :

À ma foiblesse si souvant recogneue je doibts l'inclination que j'ay à la modestie, à l'obeyssance des creances qui me sont prescrites, à une constante froideur et moderation d'opinions, et la hayne à cette arrogance importune et quereleuse, se croyant et fiant toute à soy, ennemye capitale de discipline et de verité. (III, 13, p. 1075 B)

Montaigne ne saurait s'accommoder d'une prétention à la virilité qui procède de la vanité et participe de la présomption. Ainsi la peinture de « l'homme foyble, calamiteux et miserable » (II, 12, p. 475 A), amplement développée dans l'« Apologie de Raimond Sebond », trouve sa confirmation dans le portrait de soi. Or le thème de la *miseria hominis* amène Montaigne à dépasser l'opposition entre virilité et féminité, attribuée à l'arbitraire des conventions sociales : « je dis que les masles et femelles sont jettez en mesme moule : sauf l'institution et l'usage, la difference n'y est pas grande. » (III, 5, 897 B)

Conscient des limites que l'« humaine imbecillité » lui impose, Montaigne exprime son goût pour les expressions modales, qui donnent à la phrase son moelleux et tempèrent la sécheresse péremptoire du style coupé : « J'ayme ces mots, qui amollissent et moderent la temerité de nos propositions : *A l'avanture, Aucunement, Quelque, On dict, Je pense*, et semblables. » (III, 11, p. 1030 B) Ces locutions permettent au scripteur de moduler l'adhésion qu'il apporte à l'énoncé. En effet, le texte des *Essais* n'est pas l'équivalent de l'un des discours qui s'affrontent dans les conversations entre « galans hommes », mais celui du dialogue dans son entier : il adopte des points de vue différents et accueille des voix étrangères, ce qui autorise à lui appliquer le concept linguistique de polyphonie²⁶. Montaigne revendique le droit à la faiblesse comme à la fermeté, à la souplesse comme à la constance, au doute comme à la confiance en soi, bref le droit à « dire discordamment » (III, 9, p. 996 C). Le discours viril de la maîtrise est contrebalancé par un discours de la faiblesse assumée : « Le determiner

26. À ce sujet, voir K. Sellevold, « *J'ayme ces mots...* » : expressions linguistiques du doute dans les « *Essais* » de Montaigne, Paris, Champion, 2004.

et le sçavoir, comme le donner, appartient à la regence et à la maistrise ; à l'inferiorité, subjection et apprentissage appartient le jouyr, l'accepter. » (III, 11, p. 1026 C)

Le texte des *Essais* témoigne de l'aventure d'un homme qui, par le travail de l'écriture, s'est mis en quête d'une façon d'être. Pour comprendre cette éthique, la notion de virilité apparaît comme cruciale, car elle permet d'articuler un idéal social de noblesse guerrière, un idéal moral de vertu et de vigueur, et un idéal stylistique de naturel et de primauté accordée au fond, qui rattache Montaigne à Sénèque et à Érasme. Pourtant, cette éthique, qui a des affinités avec le stoïcisme, est combattue par un profond sentiment de la misère de l'homme, de sa faiblesse et de son inconstance, qui relève du scepticisme. Si le discours de Montaigne sur les mœurs est si complexe, s'il donne tant à penser, il le doit à cette tension.

Bruno Méniel
Université Rennes 2 – CELAM